LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
(rédaction et administration)
E. ARMAND
30 — Rue des Amandiers — 30
PARIS

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 3 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

HUITIÈME ANNÉE — 379 | DIX CENTIMES | JEUDI 18 JUILLET 1912

LA FEMME, L'AMOUR ET LES ANARCHISTES

De temps à autre, — on pourrait dire périodiquement — la question de la femme redevient, dans nos colonnes, d'actualité. Quelqu'un prend la plume — c'est en général, un homme, les femmes manquant le plus souvent du temps et de la facilité pour le faire — et se met à entasser des phrases enflammées sur les vices, les défauts, les manquements de l'autre moitié du genre humain. Ne connaissant que peu ou prou les femmes ne fréquentant pas nos milieux, c'est naturellement à celles — peu nombreuses — qu'on rencontre dans les groupes que le censeur anarchistes s'en prend. Dans sa colère, il les accuse de tous les méfaits possibles et impossibles ; il les revêt de toutes les tares morales qu'on puisse imaginer. Il les dépeint sous de telles couleurs que c'est à se demander s'il a oublié lui-même qu'il est l'enfant d'une femme.

Si on pénétrait au fond de la pensée de l'homme qui déblatère des femmes ou de la femme qui voue l'homme aux gémonies, je crois que quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, on trouverait, pour origine à tant d'amertume, une déception sentimentale, un dépit d'ordre amoureux. Ce n'est pas que je blâme celui qui écrit sous l'impulsion de ce qu'il ressent ; je suis de ceux qu'éloignent la ponte intellectuelle de l'auteur qui s'exprime pour plaire à un milieu donné ou pour se conformer à un texte reçu et inaltérable : ou ce qu'on écrit est la description de ce qu'on ressent, au moment où on l'expose — la peinture d'une phase actuelle de sa vie intellectuelle — ou bien ce n'est que chiqué et trompe-l'œil. Donc méprisable.

On comprendra que je ne veuille point entrer ici dans ces querelles entre mécontents des deux sexes. Je désire examiner la question d'un peu plus haut, le défaut de ceux qui écrivent étant de vouloir envisager comme générales des appréciations ou des expériences qui sont absolument particulières à leur nature.

⁂

Poser le problème féminin ou masculin, c'est poser la question sexuelle. Les choses sont ainsi déterminées que le genre humain — l'espèce anarchiste n'y fait pas exception — est composé d'êtres de sexes différents, dont le rapprochement est indispensable pour perpétuer la race.

Jusqu'au jour où on aura trouvé la possibilité de fabriquer des êtres — insexués, j'espère — dans les laboratoires de biologie, cette indispensabilité se continuera, et comme l'aube de ce jour-là pourrait bien ne pas luire d'ici longtemps, il faudrait peut-être s'abstenir de trop en tenir compte dans nos conclusions.

Mais non seulement la continuation de l'espèce humaine — et les anarchistes en sont — est liée au rapprochement des deux sexes qui la composent, mais encore la nature a fait en sorte que les deux sexes s'attirent mutuellement. Et que l'acte sexuel soit la source et l'objet d'une félicité voluptueuse qu'un ascétisme dépravé et un moralitéisme pharisaïque ont bien pu essayer de flétrir ou de taxer d'infamie, mais qu'ils ne réussiront jamais à faire considérer comme malsaine tant elle fait partie intégrante de la manifestation de la nature humaine.

Le fait même qu'on peut rendre la procréation volontaire, en laisser l'exercice au choix exclusif de la femme, ne supprime en rien l'attirance sexuelle.

Les sexes s'attirent mutuellement, ils se recherchent naturellement, normalement, voilà le fait originel, primordial, la base fondamentale des rapports entre les deux moitiés du genre humain.

⁂

A moins donc de vaguer dans l'anormal et de chevaucher dans l'irréel, je ne vois pas qu'on puisse envisager comme inférieures les affinités uniquement d'ordre sexuel ou sentimental qui poussent l'homme vers la femme ou réciproquement. L'existence de ces affinités, la recherche et la découverte de l'être ou des êtres les possédant me paraît un indice de bonne santé qui manque chez le neurasthénique ou l'hypocondriaque. Et je suis persuadé que le désir d'affinités d'un autre ordre — intellectuelles, morales — est la plus souvent une voie détournée pour aboutir au même résultat : l'étreinte mutuelle.

Je ne fais nullement fi des affinités d'ordre moral et intellectuel entre êtres qui sont portés l'un vers l'autre, je dis seulement que le désir et la recherche d'affinités de ce genre est venu plus tard, secondairement. Je ne crois pas que suffisent, pour constituer ce qu'on appelle l'« amour », que deux êtres se complètent cérébralement ; je pense qu'il est essentiel qu'ils se complètent sensuellement.

Si l'idéal me semble qu'on rencontre unis dans la même personne : 1. la sensualité, une plastique « portant à la peau » ; 2. un tempérament affectif ; une nature tendre, caressante, patiente, bienveillante ; 3. un certain développement intellectuel — l'expérience indique qu'on ne les découvre pas toujours réunis ou perdurant en un même être.

Et comme je ne considère aucun de ces genres d'attraits comme inférieur à l'autre, je suis d'avis que l'existence de l'un d'eux peut suffire à amener un rapprochement, une liaison plus ou moins durable.

Je reprocherai volontiers à ceux qui s'occupent du fait sexuel d'attacher une importance souvent excessive à ce qu'on est convenu d'appeler les « affinités intellectuelles ». L'histoire nous montre que beaucoup d'êtres intellectuellement très cultivés, ont cherché le bonheur dans l'amour ailleurs que chez des femmes douées de connaissances supérieures. Je pense, au moment où j'écris, à la compagne de Goethe, Christiane Vulpius, et à celle de Jean-Jacques, Thérèse Le Vasseur.

Mais voici : Jean-Jacques — il est d'actualité d'en parler — se tenait plus près de la nature que maints d'entre nous. On peut lui reprocher (?) bien des fautes, on ne peut contester qu'il ait aimé et compris les aspects naturels. Dites ce que vous voulez de Rousseau, mais vous ne pourrez nier qu'il vibra à l'unisson des palpitations de la nature. La prairie en fleurs, les bois touffus et profonds, les rochers sauvages, les lacs encerclés de montagnes, les rivières limpides, tout cela eut le don de le charmer, de l'émouvoir, de le transporter. Le bonheur ne lui semblait réalisable que dans la vision des féeries naturelles loin de la cohue des hommes, à l'abri des milieux où les ambitions et l'artificiel se donnent libre cours.

Si Rousseau, donc, eut pour amies de passage des grandes dames, des intellectuelles, sa nature simple et pure — quoi qu'on en dise — le ramenait à rechercher pour compagne de route une fille simple mais aimable, « qui n'a jamais su bien lire » — ce qui ne l'empêcha pas de lui donner « les avis les meilleurs à suivre », et de le tirer « des dangers où il se précipitait aveuglement ».

Pour ma part, j'ai horreur de la femme masculinisée, chez laquelle une indigestion d'intellectualisation a amené la sécheresse du cœur ou a détruit cette sensibilité et cette délicatesse qui sont le charme de la femme — question de plastique mise à part — ce en quoi elle nous complète, nous autres hommes, si effectivement.

C'est folie d'ailleurs que de vouloir réduire l'amour à une équation ou de le délimiter à une forme unique d'expression. Ce qui s'y sont essayés (1) se sont bientôt aperçus qu'ils avaient fait fausse route. L'expérience amoureuse ne connait pas de frontière. Elle varie d'individu à individu.

Les constituants d'un couple donné peuvent demeurer unis leur vie durant à la façon monogame — comme de ceux de tel autre, l'un peut pratiquer l'unicité, tandis que son compagnon préfère la pluralité. Il se peut qu'après un temps l'unicité en amour paraisse préférable à la pluralité et vice versa. L'existence d'expériences amoureuses simultanées peut d'autant mieux se comprendre que d'expérience à expérience les degrés de sensations morales, affectives ou voluptueuses, varient au point qu'on peut en déduire qu'aucune ne ressemble à celle que l'ont précédé ou se poursuivent parallèlement. Ce sont là questions individuelles et rien d'autre.

⁂

Par delà les reproches que certains êtres des deux sexes se jettent réciproquement à la tête — et c'est là où je voulais en venir — le point de vue anarchiste ressort lumineux, éblouissant.

Et ce point de vue le voici :

C'est qu'il appartient à chacun — homme ou femme — de déterminer *pour soi-même* sa vie sexuelle, comme l'y incitent son tempérament, les conclusions où ses expériences amoureuses l'ont amené, son appréciation personnelle de la vie.

L'amour libre a toujours été une des revendications essentielles des anarchistes individualistes. Et l'amour libre pour eux c'est — faisant fi des morales extérieures, des conventions sociales, des préjugés de classe, de race, de situation, d'éducation — de se rechercher, de se découvrir, de se donner, de se reprendre, de se retrouver comme on y est poussé, pour le temps qu'on se sent déterminé, instruit des conséquences physiologiques et des moyens d'y parer, sans avoir à rendre compte à qui que ce soit, individus ou collectivités, de ses expériences amoureuses.

Sans doute, l'anarchiste ne se laissera pas dominer ni séduire par l'expérience amoureuse. Là, comme dans les autres expériences de sa vie quotidienne, la préoccupation de ne se point diminuer intérieurement, relativement à lui, constitura l'étalon qui l'éclairera. Individualiste, il ne consentira jamais à ce que l'amour, pratiqué librement, sous n'importe lequel de ses aspects, fasse de lui un esclave.

E. ARMAND.

(1) Et je figure dans le nombre.

CHIQUENAUDES ET CROQUIGNOLES

Comme c'est loin !

Certains lecteurs de l'Idée Libre, lisant l'article paru dans le numéro où A. Lorulot décrit les avantages du républicanisme — sane défendre la république tout en la défendant — se sont souvenus du Lorulot de la colonie de Saint-Germain. Dans ces temps-là il ne trouvait pas de termes assez forts pour stigmatiser la propagande des Girault et des Sébastien Faure — une propagande de tam-tam, de charlatanisme, que sais-je encore ?

Les affiches annonçant les réunions de Lorulot ne le cèdent plus maintenant à celles de Sébastien Faure ni en grandeur ni en « pallas ».

Et il y a des gens qui ne désespèrent pas de le voir conduire quelque jour les « troupes » anarchistes à la défense d'un nouveau Loubet.

Que nous sommes loin de « Ne la défendons pas »!

CANDIDE.

ET LANOFF ?

Lors des dernières élections municipales, notre ami Lanoff vint faire une tournée de conférences dans le Nord, — région fatale à la plupart des propagandistes, — il fut arrêté par la brigade mobile, à Sessevelle-Somain, pour prétendue apologie du meurtre de feu Jouin, ex-sous-chef de la sûreté.

Ces paroles délicieuses auraient été prononcées à Onnaing le 21 avril, c'est le garde champêtre de cette commune qui l'affirme sérieusement, et la mort de Jouin eut lieu le 23 avril. Matériellement, il lui était impossible de faire l'apologie du meurtre de Jouin puisque celui-ci vivait encore. Ce malheureux garde a donc commis un faux témoignage. Et c'est devant une accusation aussi fragile que l'on a maintenu Lanoff durant cinquante jours au droit commun; que l'on refusa deux fois sa mise en liberté provisoire.

Depuis quelques semaines, grâce à l'intervention de personnes étrangères au mouvement révolutionnaire, et un peu à l'agitation que nous fîmes, on accorda le régime politique à Lanoff. Il est en ce moment à la prison de Douai; il passera les assises le 24 juillet, et il est certain que vu la niaiserie du délit qui lui est reproché, il sera sans doute acquitté.

Son séjour en prison lui a causé un tort considérable; déjà malade des yeux, la vétusté et les conditions hygiéniques déplorables de la prison de Valenciennes le rendront peut-être aveugle. Or, l'administration pénitentiaire refuse de le laisser soigner par un oculiste, sous le prétexte que cela n'est pas prévu dans le cahier des charges.

Que chacun fasse ce qu'il peut pour notre ami; nous autres, les anarchistes du Nord, ne ménagerons pas nos efforts. Il faut à tout prix tirer Lanoff de la prison cellulaire et cela le plutôt possible. Autrement, nous risquons de le perdre tout à fait.

J. BLUETTE.

H. J. WELLS.
ANNE VÉRONIQUE
Roman social 3 fr. 50.

ETUDES SUR LE CAPITALISME

PRODUCTION et CONSOMMATION

Dans un précédent numéro, en nous demandant si la queston sociale consiste dans la " félicité " abstraite des hommes ou dans les progrès de l'histoire, nous avons fait allusion à l'immobilité de l'économie féodale. Mais, de la description qui nous en a été faite, nous pouvons d'ores et déjà pénétrer le motif de cette immobilité. La société était un cercle fermé ou, mieux, une série de cercles fermés représentés par les villages ou par les villes. L'économie féodale ne produisait rien qui troublât ce système, et elle tendait, au contraire, à éliminer ce qui, du dehors, pouvait la déranger. Les métiers, les propriétés, les droits, les devoirs, les traditions, tout se transmettait par voie héréditaire: les choses semblaient d'autant plus dignes de vénération qu'elles étaient plus antiques. « Mon père a toujours fait comme cela, et j'en fais autant » voilà la règle classique médiévale. Mais, la force de cette règle, basée sur le misonéisme et sur la peur du nouveau, devait avoir pour base un motif économique. Ce motif, c'était produire pour la consommation.

Comme nous l'avons vu, Jean Grave (et aussi, jusqu'à un certain point, Kropotkine dans " Champs, Fabriques et ateliers") ont montré une prédilection décidée pour ce système économique. Cependant, il contient un germe profondément réactionnaire qui saute aux yeux de quiconque sait comment évolue le progrès économique. Que signifie au fait: produire pour sa consommation ? Cela veut dire produire selon ses besoins, individuels ou collectifs. De toutes manières, toujours pour les besoins immédiats; et même quand on ne se contente pas de produire jour par jour ce qui est quotidiennement nécessaire ; et même quand on produit un surplus pour renouveler les machines lorsqu'elles sont usées ou laisser reposer la terre quand elle est épuisée — c'est toujours travailler pour les besoins tels qu'ils s'entendent présentement. C'est ainsi que les paysans du moyen-âge cultivaient la terre par la méthode de l'assolement triennal, laissant toujours une année le champ en repos; mais les besoins humains sont relatifs et non absolus: ils augmentent à mesure que l'homme se civilise économiquement.

Les hommes ne sentent pas augmenter spontanément leurs besoins. Ils se contentent de ce qu'ils ont et, l'habitude aidant, ne demandent rien de plus. La nudité suffit aux sauvages de la dernière catégorie, les peaux de bêtes aux troglodytes, la chemise aux Somalis; la production du treizième siècle suffisait à ceux qui vivaient à cette époque-là. Si rien de l'extérieur ne vient interrompre les habitudes ; si une modification du milieu n'arrive pas à créer de besoins nouveaux, les masses ne se susciteront jamais par elles-mêmes des nécessités nouvelles, d'abord parce qu'elles devraient faire un effort mental pour y penser, ensuite parce qu'elles devraient accomplir un effort productif pour y répondre. Or donc, si " le nouveau " n'est pas le produit d'une transformation violente des conditions extérieures (concurrence, vue d'objets nouveaux qui stimulent la curiosité ou le désir, coercition violente, etc.) il ne peut émaner que de l'initiative individuelle.

Dons ce sens, ce ne sont pas les besoins nouveaux qui, en naissant, incitent à l'augmentation de la production et de là au progrès économique; c est, au contraire, la production des objets nouveaux qui crée leur nécessité. Les productions nouvelles ne répondent jamais à un besoin, mais à un " luxe ", à un " sport " ce n'est qu'au bout d'un certain temps, que l'objet devient d'usage commun. Les chemises, les cravates, les faux-cols, les bicyclettes, le gaz, les livres, les montres, ont commencé par être des choses superflues; elles ne sont devenues nécessaires que par la force de l'habitude. Demain, l'automobile sera un objet aussi indispensable aux hommes que l'est aujourd'hui le chemin de fer; et l'aéroplane cessera d'être un prétexte à courses pour devenir un objet vulgaire. Ainsi, le télégraphe est sorti des cabinets d'électrotechnique pour remplir une fonction sociale.

Le télégraphe et les chemins de fer démontrent, par leur histoire, le théorème que nous cherchons à développer. Jusqu'en 1830, les diligences, secouées et traînées par les chevaux suffisaient au transport des personnes et des marchandises Si bien que lorsque Stephenson introduisit les chemins de fer en France, il eut à faire à une opposition très vive, fondée, non point tant sur les intérêts économiques que sur l'aversion du nouveau. De braves gens portèrent des pierres sur les voies pour faire dérailler les convois détestés ; comme hier ils lançaient les chiens contre les cyclistes et aujourd'hui encore tirent des coups de fusil sur les automobiles et les aérostats.

Cette hostilité n'était pas uniquement le résultat de l'ignorance : les savants et les hommes politiques de ce temps-là se montrèrent hostiles aux chemins de fer, Stephenson ne se découragea pas. Soutenu par son initiative individuelle, mise au service d'intérêts privés qui l'aidaient tandis que l'Etat et la Société entière s'en méfiaient, il fit les chemins de fer en dépit de l'opposition universelle. Il arriva que le monde commença à s'y habituer, appris à s'en servir ; et la facilité des transports rapprochant et suscitant les relations commerciales, augmenta la production économique et donna une impulsion énorme à la civilisation intellectuelle. Le globe actuellement ne peut se passer de chemins de fer : mais il est certain que si la production avait été toujours réglée sur les besoins, les chemins de fer n'auraient jamais vu le jour.

Ils ne seraient sûrement pas nés dans la société féodale. Justement parce que la production étant une conséquence de la consommation, le paysan et l'ouvrier étaient assurés de leur position économique, transmise de père en fils ; il y avait toujours du travail pour subvenir aux besoins personnels, continus, immuables ; aussi, pourvu que l'on travaillât l'on pouvait vivre. Mais arrêter le travail pendant quelques jours, c'était mourir de faim. Les malades étaient à la charge de l'église. Or, s'il était et est encore facile de se faire passer pour malade, il est beaucoup plus difficile de se faire reconnaître pour *génie* ou *inventeur*, de se faire entretenir par les collectivités — les ignorants comme les instruits; — les uns et les autres en effet, pour toujours prêts qu'ils soient à couvrir de railleries qui découvre une chose nouvelle, ne le sont jamais à l'assister. Pour inventer une machine, trouver une substance chimique, créer une théorie philosophique, force est de pouvoir se recueillir, se consacrer quelques mois à un travail qui ne donne pas immédiatement de résultats, à une tentative qui peut échouer. Mais non seulement il faut posséder les matières premières pour construire la machine et confectionner la préparation chimique ou imprimer le livre, il faut encore avoir les engins nécessaires pour le travail des matières premières et la construction de l'objet inventé. Et tout cela, il faut se le procurer auprès de la collectivité ou auprès d'isolés ; et le payer en argent ou en nature comme le cordonnier du moyen-âge qui payait avec les chaussures de sa fabrication les peaux ou cuirs que lui apportait le paysan. Dans tous les cas, l'inventeur doit cesser de produire pour la consommation immédiate et s'adonner à un travail qui lui rapportera dans un temps plus ou moins éloigné seulement.

Jusque là, il ne pourra vivre que sur son épargne. Mais on ne peut épargner dans une économie fondée sur le principe de produire pour consommer; épargner voudrait dire en effet : accumuler une partie de ce qui devrait être consacré à la consommation. En réalité, c'est impossible, parce que la consommation *commune* représente toujours le minimum nécessaire des besoins éprouvés par les hommes à une époque donnée ; et, dans la société féodale, la rareté de l'argent aurait obligé *l'épargneur* à accumuler des vivres périssables. Même cette épargne se fût-elle produite que c'eût été une privation inhumaine du nécessaire à la vie ; dans tous les cas, elle aurait constituée une atteinte au principe de *produire pour consommer* puisque, pour l'individu dont il s'agit, la production aurait fourni un excédent sur la consommation.

Il ne faut donc pas s'étonner si la richesse individuelle est demeurée stationnaire du XIIème au XVème siècle ; la richesse collective n'augmentait pas davantage. " L'impossibilité d'épargner ou d'accumuler brise le ressort de tout progrès ". (Labriola) La grandiose renaissance économique de l'Europe ne s'est produite qu'au XVIème siècle, après que la découverte de l'Amérique (1492) eut permis l'importation de l'or, lequel, converti en capital mobilier, permit une certaine élasticité dans la production et le commerce. C'est alors qu'on invente la boussole, l'horlogerie, la poudre ; c'est alors que se construisent les plus belles cathédrales gothiques, que la Renaissance fait son apparition, que refleurissent lettres, sciences et arts. Le *Mécénat* a asservi les poètes, les artistes, les explorateurs du moyen-âge ; c'est cependant son existence qui les a rendus possibles. On n'aurait pas tissé les merveilleuses tapisseries des Flandres, ni composé la Divine Comédie, ni découvert l'Amérique si ceux qui ont accompli ces œuvres n'avaient trouvé à leur disposition les épargnes et les richesses des princes — ce qui les dispensait de quotidiennement produire pour consommer.

♣

L'économie féodale se distingue de la capitaliste en ce que la première est *directe* et la seconde *instrumentale*. Dans l'économie féodale, le producteur travaille pour satisfaire ses besoins ; dans la seconde, au contraire, il travaille pour une compensation représentant une quote-part du capital social — et dont il pourra se servir en partie pour ses propres besoins, en partie comme instruments de production ou de satisfactions morales et matérielles. Cela dût-il paraître une hérésie, tant pour la dignité individuelle que pour le progrès collectif, l'économie capitaliste est infiniment supérieure à la féodale.

Ainsi, l'ouvrier qui reçoit aujourd'hui un salaire à titre de " compensation de son travail " s'élève à la dignité d'être faisant valoir sa propre puissance collective, sans avoir à rendre compte à autrui de l'usage qu'il fera de son salaire ; tandis que s'il est payé pour satisfaire ses besoins, il descend au niveau de la bête de somme, conservée en vie parce que outil à production, acceptant le contrôle de ses maîtres sur sa consommation. Les salariés des grandes cités industrielles, où la bourgeoisie est encore jeune et énergique, donc moins parasitaire, peuvent épargner sur leur salaire, ce qui permet une plus grande résistance économique en cas de grève, un besoin moins urgent de l'employeur, une plus grande fierté morale. Là, au contraire, comme à Naples par exemple, où le capitalisme est représenté par des nobles et des latifondistes, le misérable artisan en est réduit à mendier ; il espère, en exposant à son client la misère de son foyer et en lui dénombrant ses enfants, en soutirer davantage d'argent. Il est vrai que la société capitaliste se raidissant toujours plus tend à réduire le salaire des ouvriers au strict nécessaire, amenant l'impossibilité de l'épargne et le passage des prolétaires à la classe bourgeoise. Mais ce phénomène justifie le caractère réactionnaire de ce principe de " produire pour consommer " que les capitalistes voudraient bien imposer aux travailleurs pour les plier encore davantage sous le joug. Cela, tandis qu'eux, les intellectuels, les ingénieurs, les directeurs s'attribuent des salaires fabuleux, les relativant à des capacités personnelles parfois bien hypothétiques. Dans ce sens la division de la production (spécialement dans les services publics monopolisés par l'Etat) en fonctionnaires-directeurs hautement payés et en fonctionnaires subalternes misérablement salariés, revêt une profonde signification humaine et sociale. Elle démontre clairement, sous le voile de la rhétorique des économistes orthodoxes, que les bourgeois se considèrent comme des hommes dignes de compensation tandis qu'ils regardent les ouvriers comme des " serfs utiles à entretenir " . De même, il nous faut concéder une valeur intime de dignité collective à la résistance qu'offrent les masses salariées aux améliorations économiques obtenues grâce à des lois sociales et philantropiques promulguées par la classe dirigeante dans le dessein de " soulager la misère des pauvres travailleurs ".

Revenant au caractère réactionnaire de l'économie envisagée au point de vue du progrès collectif, il se montre dans la résistance qu'elle oppose aux inventions nouvelles, soit qu'elles empêchent toute accumulation, soit qu'elle lie éternellement l'être individuel à la société. Mais on peut imaginer que le *nouveau* ne consiste pas seulement dans les inventions ; il consiste aussi dans la disposition et l'organisation des facteurs de production *déjà* en activité ; ou dans leur extension ; ou dans leurs modifications. Une société, basée tout autant sur la propriété individuelle que commune — et nous avons vu qu'en régime féodal, ces deux forces existaient côte à côte — une société qui "produit pour consommer" jour par jour, année par année, ne pourra jamais se permettre le luxe d'une tentative ou d'un effort ou d'une lutte généreuse et féconde, parcé qu'il lui manquerait la réserve d'une accumulation représentant l'excédent de la consommation.

Elle pourra donner à tous " le nécessaire et le superflu " selon la valeur de ces termes au moment de sa constitution ; mais elle ne verra jamais le superflu se généraliser jusqu'à devenir nécessaire et d'autant moins naître un superflu nouveau. Ses constituants formeraient une horde de misérables qui se sentiraient satisfaits de ce qu'ils ont de stable et d'établi, mais que ne pousseraient jamais un élan vers l'incertain noble et audacieux d'une conquête sur l'inconnu. D'autant plus si la propriété collective agglutine et enchaîne l'économie de l'isolé à celle de la société entière.

Le régime féodal fondé sur l'absolue égalité économique acceptée par le plus grand nombre (paysans, seigneurs, artisans) appuyé sur le principe : « produire pour consommer », a entravé le progrès économique trois ou quatre siècles durant, puis a misérablement coulé sous les coups d'une minorité de capitalistes audacieux — iniques dans leurs procédés. Une société égalitaire qui, réalisant l'idéal économique de Jean Grave, répéterait demain une erreur semblable : — soit qu'elle admette la propriété individuelle et l'emmaillotte de toutes sortes d'obligations et de liens; soit qu'elle établisse la propriété commune de manière que l'individu ne possède pas en propre une base propriétariste pour s'élever économiquement ; — pareille société ne remplirait qu'un rôle historique d'arrêt et de régression, ou encore ferait piètre figure, se brisant bientôt sous les assauts de nouvelles et inévitables rebellions individuelle (1).

Libero TANCREDI.

(1) La thèse que je soutiens ici est en contradiction avec celle qu'un ami a soutenu dans un article de l'*Era Nuova* qu'E. Armand a traduit ici, dans le nº 373 de l'*anarchie*. Selon moi, l'auteur de cet article exagère la théorie du progrès éthique individuel, en allant jusqu'à nier le progrès économique collectif. Le progrès éthique individuel a, en effet, commencé au moyen-âge avec l'apparition du capitalisme : et si celui-ci nie aujourd'hui l'individu, ce n'est pas une raison ni bonne ni suffisante pour inculper le progrès économique. Si le capitalisme décadent de nos jours arrête momentanément le progrès individuel et l'économique, c'est parce qu'il gaspille les richesses au lieu de les accumuler. L'épargne est une fonction sociale nécessaire, qu'elle soit remplie indirectement par les individus ou directement par la société.

L'amour véritable

Qu'est-ce que l'amour véritable? — Est-ce de ne baiser qu'une seule bouche.

Est-ce de se reposer sur un sein unique? De ne soupirer que pour une seule caresse ?

Est-ce d'occuper dans une seule âme la place d'une idole ?

Est-ce de posséder, de détenir un cœur humain pour soi, tout seul, à part ?

Est-ce là l'amour veritable? Peut-être mais pas pour moi, cependant.

L'amour véritable, profond, me paraît être ceci : C'est d'*être* réellement en amour, ce que je *parais*; c'est qu'on puisse toujours faire fond sur moi quand même les années fuiraient.

Telle une baie sûre où mes différentes amours pourraient à l'ancre reposer en paix, certaines d'un amour correspondant qui persistera.

C'est de dire la vérité simple, tendrements —est-ce que l'amour pourrait décevoir la souffrance d'une femme ?

C'est de me montrer toujours franc et ouvert pour les cœurs que j'affectionne.

Cela, quoique celles que j'aime puissent en aimer d'autres que moi;

Bien qu'elles puissent baiser d'autres lèvres que les miennes;

Quand même leur amour pour moi n'occuperait pas la première place, mon amour pour elles n'en doit pas être moindre

Les objets qn'aiment celles que j'aime provoquent ma sympathie la plus vive.

Si elles ne changent pas à mon égard, pourquoi le ferais-je? Et lorsque dans un élan d'amour elles m'appelleront, je répondrai : Me voici.

L'amour véritable, le libre et vaste amour, c'est de pouvoir compter sur la vertu de l'amour.

J. William LLOYD.

La force du mépris

S'il est certain — et on l'affirme consolant — que la foi transporte des montagnes, il n'est pas moins vrai que le mépris remue des mondes. La foi possède une force puissante, inconnue, étrange ; elle surmonte les obstacles devant lesquels, souventes fois, le raisonnement et l'intelligence faiblissent ; elle donne de l'énergie, de la vigueur, de la constance, de la vie. Mais le mépris ne lui est pas inférieur. C'est une arme très forte aux mains d'hommes purs et libres. Elle pulvérise les imbéciles, repousse les assauts des énergies bestiales, annihile les audaces des dévergondés.

On t'insulte. Réponds par le mépris.

On te calomnie. Fais de même.

Le mépris est la vengeance suprême des âmes supérieures à l'égard des inferhommes puants qui bavent sur leurs talons.

Tout matin aboie à la lune. La lune lui répond-t-elle ? non ! Elle brille, imperturbable, dans les hauteurs, reflétant sur la terre la lumière que le soleil lui envoie. Sois placide et serein comme l'astre des nuits, ô insulté, ô calomnié ! Tu seras toujours semblable à Phébé brillante, resplendissante, mélancoliquement belle, alors que ton insulteur, ton calomniateur demeurera toujours un chien — un roquet ignoble, aboyant à la lune, jaloux de la clarté qui met à nu ses pustules.

Méprise. Toujours. Inaltérablement. Imperturbablement. Et si tu as, de ton coté, pour te défendre contre les chiens, la loi, n'y aie pas recours. N'aie recours à rien. Méprise toujours. Comme il sied à un homme. A un être libre. A une âme supérieure.

Le mépris est le recours des grandes âmes. Il fut le consolateur suprême du grand infortuné Anthero de Quental dont l'esprit élevé se sentait « seul » au milieu de la multitude.

Il fut le guide impérissable d'Ibsen qui dégouté de la bête humaine vile et nauséabonde écrivit l'apophthegme célèbre «l'homme le plus seul est celui qui est le plus fort».

O solitude morale — solitude des âmes qui trouvent en elles-mêmes le suc vivifiant qui les anime.

Donc, tu sens dans ton cerveau bouillonnant, la pensée audacieuse et purificatrice ; dont l'amour, l'art, l'amitié, le bien du prochain font battre ton cœur enthousiasmé ; donc tu as lutté et bataillé avec désintéressement, avec noblesse, pour la justice et pour la vérité ; donc tu es « quelqu'un » : le porteur d'une conception originale, personnelle de la vie, d'une idée propre et inédite, d'une pensée « à toi » — et il faudrait baisser le regard vers le ver qui se tord à tes pieds dans le désespoir de son impnissance, dans le dépit de sa stupidité, dans la rage de son incapacité mentale.

Non. Mille fois non. Suffis-toi à toi-même. Pense, lutte, travaille. Sois toi-même. Et méprise. Toujours. Imperturbablement. Inaltérablement.

Et que ton mépris soit réel, authentique, naturel, ni feint, ni postiche, ni conventionnel. Qu'il jaillisse « du dedans » de la conscience pure de ta supériorité mentale et morale.

Car il y a mépris et « mépris ». L'âne, en voyant mises à jour ses ânerie ineffaçables, feint de mépriser la critique par impuissance de prouver qu'il n'est pas un âne ; — le menteur accusé de mensonge, feint de mépriser qui l'accuse par impossibilité de prouver qu'il est véridique.

Il y a mépris et « mépris ».

L'un est ce sentiment qui nait naturellement de l'âme de l'homme loyal et intelligent, par rapport à l'inferhomme qui le harcèle. L'autre est le désespoir qui nait de l'incapacité de l'inferhomme de montrer qu'il ne l'est pas.

Angèlo JORGE.

SANINE

Roman individualiste

par Michel ARTZYBACHEFF

3 fr. 50

Dr Victor ARNULPHY

La santé par la respiration

2 francs

Le long du chemin

Il vient de me tomber sous la main un récent et très long travail d'érudition, de la lecture duquel il ressort qu'à l'origine de presque toutes les modes, il y eut une petite infirmité de qui la lançait.

On y apprend entre autres :

Que la femme de Philippe III voulut les guimpes montantes parce que possedant un cou démésurément long.

Que c'est une femme affligée de goître qui, sous Henri II, imagina les fraises tuyautées.

Qu'à la même époque, certain gentilhomme de la cour, bossu, eut l'idée de mettre les fausses épaules en vogue.

Qu'affligée d'une cicatrice au milieu du front — suite de brulûre — la belle Ferronnière imagina d'y retenir un bijou.

Que la loupe qui ornait le chef de Lonis XIV amena le Roi Soleil à donner aux perruques l'estampille officielle.

Que ses filles, douées de pieds énormes inventèrent les robes à traîne.

Que de très petite taille, Madame de Pompadour mit en vogue les mules à hauts talons.

Que l'impératrice Joséphine à laquelle sa dentition irrégulière déplaisait fort, arriva à faire admettre par les dames de sa cour l'usage d'un mouchoir de dentelles tenu constamment sur la bouche.

Etc., etc.

Entre nous soit dit, je crois que l'inventeur du faux col était un type dont le cou devait être rempli d'écrouelles....

Eternels gobeurs que les hommes.

LE GUÈPIN

VARIÉTÉ

...à la raison...

(Fragment)

Je ne veux point de toi pour compagne de route,
Chaque jour de ma vie, ô Raison.
Certe, écoute,
S'il s'agit d'aligner des chiffres et des nombres,
Jauger de l'infini les immensités sombres,
Réduire, analyser, disséquer, composer,
Je ne puis rien sans toi. S'il s'agit d'amasser
D'aujourd'hui les leçons, d'hier les expériences,
D'en extraire ces fruits qu'on dénomme sciences,
Où mord, sans se lasser, pour apaiser sa faim
L'esprit de l'homme avide, inquiet... mais en vain
C'est ton domaine encore, ô Raison sans conteste.

Mais tout n'est pas formule ou syllogisme. Il reste
Une retraite intime où j'échappe à tes lois,
Où je me sens frémir dès que j'entends ta voix
Où ton pas cadencé s'approcher de la porte
Y pénétrerais-tu qu'il faudrait que j'en sorte.

Je me souviens qu'un jour nous sortîmes tous deux,
De toi j'étais alors follement amoureux,
Et vers les prés en fleurs nous nous acheminâmes.
Tout le long du chemin, hélas, nous discutâmes.
Je voulais admirer, mais toi tu m'expliquais
Le pourquoi, le comment des choses et des faits.
Je trouvais séduisante et belle la nature.
Mais, toi, tu t'arrêtais aux détails de structure,
Tu parlais, il est vrai, d'un ton docte et savant.
Je n'ai point oublié, sais-tu, qu'en t'écoutant
Les fleurs prises de peur refermaient leurs corolles.
Etait-ce illusion, ou ton de tes paroles,
Du ciel même l'azur s'étendait moins profond.
Tout me semblait saisi d'un pénible frisson
Du ruisselet dont l'onde apparaissait moins pure
Aux oiseaux effarés taisant leur doux murmure.

Tu ne sais point parler le langage du cœur,
O raison, ton sourire ironique et moqueur
Grimace de blasé, m'horripile et me glace...

Dans ce réduit secret non pour toi, nulle place...

Tu n'aimes point, je sais, subir pareil accueil,

Eh bien! porte autre part tes mines de cercueil,
Impose à qui l'admet ta logique inflexible,
Pour moi, je veux rester enthousiaste et sensible.
Expliquons-nous sans fard; cela vaut beaucoup mieux:
Produit plus que tardif d'un monde déjà vieux,
Avant qu'il te vit naître, on a connu les larmes,
Sans toi, de la tendresse, on a goûté les charmes,
On souffrait, on s'aimait que tu n'étais pas là.
Tu vins en dernier lieu. L'oublies-tu cela?
Toi qui veux dominer le cœur et la pensée,
Ton orgueil a fini par te rendre insensée.
Si l'homme, l'animal aux instincts religieux,
T'élève de nos jours des temples en tous lieux
Crois-moi, c'est pur accès de sénile démence,
C'est le fait d'un vieillard qui s'écroule en enfance,
Ou plutôt que l'ennui mine incurablement.
Raison, tu n'apparus qu'après le sentiment,
L'on naît, l'on vit, l'on sent avant que l'on raisonne
Et l'on trouva sans toi la vie aimable et bonne.
.....

E. ARMAND.

NOTRE CORRESPONDANCE

La Femme et les Anarchistes

A plusieurs.

Je pense que le problème posé à propos des femmes n'est pas près d'être résolu. Parmi les idées émises par les différents camarades qui ont pris part à la discussion, je n'en trouve pas beaucoup avec lesquels je puisse m'accorder.

Jusqu'à maintenant, les hommes jettent la pierre aux femmes, et la seule femme qui ai bien voulu prendre part à la discussion se défend avec acharnement. Dame! Elle renvoie la balle, assez maladroitement toutefois, l'acuité de certaines de ses critiques va même jusqu'à la cruauté.

Ce n'est pas que je veuille prendre la défense de la femme, mais je remarque, chez certains camarades, beaucoup de parti pris.

J'admets que la femme soit inférieure à l'homme tant au point de vue intellectuel et moral qu'au point de vue physique. Je le reconnais même. Mais est-ce une raison pour l'accabler ? On dirait vraiment que certains camarades ont à cœur de l'éloigner de nos milieux.

Tony a fait des remarques assez justes, j'en conviens ; que de fois ai-je remarqué, moi aussi, la déplorable mentalité de certaines femmes qui se prétendent anarchistes !

Mais il ne faut voir là qu'une question de personnalités. Pourquoi généraliser ? A ce compte-là, nous trouvons aussi des hommes qui sont encore souillés de la fange d'où l'on vient de les retirer. Que ne leur jetez-vous aussi l'anathème ? Tâchons de faire en sorte que les individus, hommes et femmes, comprennent les idées qui leur sont exposées.

Si la femme digère mal les principes que l'on veut lui inculquer, que faut-il faire ?

Jacob nous donne un excellent tuyau : « Il vaut mieux ne rien lui inculquer du tout. » Ce bon Jacob ! Il a toujours une cheville pour mettre dans le trou. C'est entendu, nous laisserons les femmes de coté ; « les Grecs, après tout, n'ont jamais attribué à la femme d'autres fonctions que celle de courtisane. Nous la laisserons donc à son rôle d'amante et de reproductrice, c'est tout ce qu'on peut lui demander. » Et après cela, nous continuerons à nous lamenter sur la déplorable mentalité du sexe féminin.

Peut-on faire entendre un sourd ? Peut-on faire voir un aveugle, demande ingénuement Tony ? Non, n'est-ce pas ? et cependant ce n'est rien auprés de la tâche que s'impose le camarade qui veut éduquer sa compagne.

Diable ! La supériorité morale de l'homme est-elle donc si grande ? O roi de la création ! daigne abaisser tes regards sur cette pauvre... chose qui git lamentablement à tes pieds. Toi ! l'intelligence même, veuille bien avoir cette condescendance !

Si l'on admet que la femme soit quelque peu inférieure à l'homme, est-ce à dire qu'on ne puisse rien en tirer ? D'où vient donc son infériorité ? Assurément, de l'éducation qu'elle a toujours reçue, des longs siècles d'atavisme qui pèsent sur elle comme la chaine au cou du forçat.

Depuis les temps les plus reculés, je crois, la femme fut toujours la gardienne du foyer. C'est elle qui fut chargée de soigner les enfants, de préparer les aliments pour l'homme occupé à chercher la subsistance au dehors. Bref, la femme, de par sa constitution plus faible, était destinée à jouer le rôle de ménagère.

Nous ne vivions pas il y a quelques milliers d'années pour voir ce qui se passait dans l'intérieur des ménages. Mais hélas! Actuellement ne constate-t-on pas tous les jours que l'homme habitué à voir dans la femme la ménagère assidue à son travail, la considére comme sa servante ? Que de fois entend-on l'homme dire brutalement à sa femme, lorsque celle-ci parle d'aller quelque part : « Reste ici ! Raccommode tes bas, soigne tes mioches. Cela te vaudra beaucoup mieux. »

L'abstraction chez les animaux

Le « Bernard l'ermite » ou Pagure, a les pattes et le céphalo-thorax revêtus d'une cuirasse calcaire ; mais on sait que son abdomen est mou et qu'il l'introduit dans des coquilles vides, surtout dans des coquilles de Buccin. Or, quand on place un Pagure sur une surface courbe, par exemple sur une boule de bois, on le voit s'agiter et faire des efforts comme s'il tentait de loger son abdomen dans un trou — bien qu'il ne soit à proximité d'aucune cavité. Il y aurait quelque danger à dire qu'il « croit » se trouver sur une coquille de mollusque ; car ce serait lui prêter, à tout hasard, de l'intelligence et supposer qu'elle est, ici, en défaut : il est plus prudent de dire qu'il agit directement comme s'il était placé sur une coquille : il cherche un péristome qui n'existe pas ; il agit en aveugle, en dépit de ses gros yeux de podophtalme.

Ceci est curieux. Il y a ici une erreur à étudier. Sa répétition provoquée constitue une expérience parlante. On ne comprend pas bien, tout d'abord, ce qu'elle dit ; mais on sent qu'elle doit nous apprendre quelque chose de la psychologie mystérieuse des animaux. Je dis « des animaux » ; car ceux qui ont étudié un grand nombre d'espèces savent bien que l'erreur pagurienne n'est pas un fait isolé, caractéristique de la mentalité des décapodes et qu'on rencontre des cas aussi frappants et aussi embarrassants dans toute la série animale. La science n'étant pas fixée sur ces questions encore si neuves, les naturalistes et les philosophes les plus profonds ne dédaignent pas de hasarder dans le débat des hypothèses provisoires.

M. Ed. Perrier, à qui nous devons tant de théories brillantes et solides, professe cette opinion que le Pagure, maintenant purement instintif, a eu des ancêtres intelligents.

Pour qu'il sache, comme il le fait, pénétrer dans presque toutes les coquilles vides, quand il ne trouve pas de coquille de Buccin, il a fallu que ses ancêtres eussent élaboré une véritable *abstraction* de l'idée de trou. Si l'on demande à cette théorie de projeter sa lumière sur le problème de l'erreur pagurienne, on est amené à penser que les Pagures, d'abord intelligents et capables d'abstraire, ayant exploré un grand nombre de coquilles arrondies, l'impression de pénétrer dans un trou aurait très fréquemment suivi celle provoquée par la courbure de la coquille et que ces crustacés auraient fini par chercher automatiquement un trou chaque fois qu'ils se trouvaient sur une surface courbe. La pensée ayant créé l'acte se serait, ensuite, endormie, l'habitude intelligente serait devenue un instinct (Condillac) ; l'acte seul aurait subsisté dans la vie de l'espèce. « C'est l'histoire de l'instinct (secondaire, bien entendu), conclut M. Perrier, la conscience n'intervient plus ». L'acte serait donc désormais lié invinciblement à l'impression courbure et serait toujours déclenché par elle, même dans des cas où il ne pourrait aboutir à rien.

M. Bohn, qui a observé, avec beaucoup de soin, le Bernard l'ermite, au laboratoire de Saint-Vaast-la-Hougue, et qui a donné une très belle étude de ce décapode, a, lui aussi, une théorie personnelle sur l'erreur pagurienne. Il repousse l'hypothèse d'une abstraction intellectuelle à l'origine des habitudes du Pagure et croit que l'erreur constatée provient de ce que les sensations (visuelles et tactiles) de l'animal « ne sont pas suffisamment associées ». Cela reviendrait à admettre une espèce d'abstraction de fait, déterminée par le mécanisme même des sens, dont chacun ne correspond qu'à certaines qualités des objets ; c'est-à-dire qu'il y aurait, en somme, chez les animaux inférieurs, une réalisation de cette abstraction sensorielle, dont la plupart des philosophes et naturalistes ont parlé comme d'un état des impressions précédant leur association et la formation de la notion complète des objets.

Il est fort bizarre que, dans une communication à

⁂

l'Académie des Sciences, on m'ait attribué les idées de M. Ed. Perrier sur l'abstraction intellectuelle chez le Pagure. La confusion est fort honorable pour moi, en ce sens qu'elle laisse supposer, chez celui qui l'a commise, la préoccupation d'établir une comparaison entre les idées d'un savant que j'admire profondément et les miennes ; mais, en la circonstance, le rapprochement est plutôt malheureux ; car, exceptionnellement, je n'ai pas partagé l'opinion de M. Ed. Perrier sur les mœurs du Pagure et j'ai même eu l'occasion, étant avant tout sincère, de la combattre.

(*A suivre*). P. HACHET-SOUPLET.

Peut-être la pensée la plus amère qui puisse venir à un homme est que l'œuvre à laquelle il s'est consacré ne vaut pas la peine qu'on l'ait jamais entreprise. Et c'est une pensée qui a empoisonné la vie des plus grands. *Michael MONAHAN*

On pourrait m'objecter que ce sont là les raisonnements que tiennent les abrutis ; cependant, que de fois ai-je entendu des... anarchistes (?) tenir de semblables propos. C'est écœurant.

La femme, habituée par conséquent à jouer le rôle de domestique, en prit son parti, et, dame ! sa mentalité s'en ressent. Jusqu'à aujourd'hui, la femme n'a pas eu les mêmes moyens que l'homme pour s'éduquer. Il est donc bien compréhensible que sa mentalité soit inférieure, car de génération en génération elle a reçu l'éducation de sa mère qui elle-même avait la mentalité de servante.

Les femmes ont toujours été écartées des discussions philosophiques. Ce n'est pas votre affaire, leur dit-on.

Lorsque des parents s'entretiennent de l'éducation et de l'instruction à donner à leurs enfants, il n'est pas rare de les entendre dire : « Oh ! les filles, pourvu qu'elles apprennent à faire la soupe, et qu'elles sachent un peu de couture, c'est tout ce qu'il leur faut. »

Mais observons chez les bourgeois, où la femme n'est pas comme chez le peuple assimilée au rôle de servante. Nous voyons que l'infériorité du sexe féminin est moindre. Pourquoi ? Parce que l'on s'occupe davantage des filles. On leur fait faire « leurs études » et nous voyons maintenant des femmes médecins, des femmes avocats, des femmes littérateurs. Ce qui prouve que l'intelligence d'une femme peut valoir celle d'un homme si elle évolue dans un milieu favorable.

Il est évident que l'homme est en grande partie responsable si sa compagne est arriérée. Cependant, il ne faudrait pas lui faire supporter tout le poids des responsabilités, car la femme doit y mettre « un peu du sien », comme l'on dit.

Si toutes les compagnes nous présentaient l'argument de Nénette : « Mais faites-nous évoluer ! Mais les milieux anarchistes sont des centres de racolage, nous trouvons dix hommes au lieu d'un qui nous proposent de nous emmener ! Dame, ce n'est pas étonnant alors si vous ne trouvez que des prostituées ! » Il est évident que si toutes les femmes tenaient ce raisonnement, nous les éduquerions rapidement.

Pauvre petite ! Etes-vous obligée d'accepter les offres de ces hommes ? Ne pouvez-vous pas leur cracher votre mépris à la face ? A qui la faute ? — dit si bien Nénette — si nous sommes arriérées ? A vous les hommes. Tiens.

A qui la faute si, dans une, réunion on voit les trois femmes qui y assistent groupées dans un coin et bavarder ? A qui la faute si lorsqu'un camarade leur dit de faire un peu moins de bruit elles répondent : « Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à aller dehors ». Assurément, c'est encore la faute aux hommes.

Quant à la question de parasitisme touchée par Tony, je tiens à dire que je ne regarde nullement la femme comme un parasite, car, ainsi que le dit Rosay, si la femme s'occupe des soins intérieurs de la maison, il est juste que l'homme pourvoie à sa subsistance.

Voici maintenant Grenier qui nous dit : « Ce qu'il faut à la femme anarchiste, c'est le maître, l'autoritaire, l'individu devant qui elle tremblera... ou bien ce sera le contraire qui se produira, le copain sera dominé par sa compagne ».

Mais, dis-nous pourquoi tu octroies toutes ces bonnes qualités à la femme anarchiste plutôt qu'à l'autre. Je serais curieux de le savoir.

Ce brave garçon se demande en terminant s'il ne vaudrait pas mieux pour nous de chercher une compagne de l'autre côté de la barricade !

Autant d'individus, autant de manières de résoudre le problème, c'est entendu. Mais je pense que si, au lieu de se quereller, les camarades, hommes ou femmes, s'entr'aidaient pour s'éduquer, tous s'en porteraient mieux.

A. ETIENNE.

OSTWALD :

L'ÉNERGIE

3 fr. 50

GUSTAVE LE BON :

LES OPINIONS ET LES CROYANCES

3 fr. 50

John Henry Mac-Kay :

"ANARCHISTES"

3 fr. 50

ÉGOISME

Je suis égoïste, ai-je crié à tous les échos ; toutes mes actions n'ont pour but que la satisfaction de mes désirs ; je n'œuvre qu'en vue de ma jouissance et mes gestes les plus désintéressés, ne le sont qu'en apparence :

Si je soulage la douleur d'autrui, c'est que je souffre de sa douleur ; si j'œuvre pour sa joie, c'est que je jouis de son bonheur : si je l'aime, c'est que j'ai plaisir à aimer.

Le monde incapable de comprendre ma pensée m'a jeté l'anathème ; je suis un être maudit et abject, sans sentiment, n'aimant personne, ne pensant qu'à moi ; on me fuit ; mes parents, mes amis, ma compagne m'abandonnent.

Ils n'ont pas compris que mon cri était une clameur de libération et que du même coup, s'écroulaient toutes les religions, les idées préconçues, les préjugés qui les asservissent ; que tous les buts et les abstractions qui réclament leur sacrifice s'évanouissaient.

Dans l'ombre, je sens des individus qui, ayant compris ma pensée, la dénature auprès de ceux qui me sont chers et ce, pour satisfaire de bas et vils intérêts.

Je suis égoïste et cependant, ô prédicateurs de dévouement, d'amour du prochain, de désintéressement qui vouez à l'exécration l'égoïste, c'est vous qui possédez l'égoïsme tel que vous l'avez défini ; vous broyez votre voisin pour jouir de la vie et la moitié du monde travaille à écraser et à asservir l'autre ; et c'est moi, l'égoïste, qui possède toutes les vertus que vous préconisez sans jamais pratiquer.

Francis VERGAS.

Nos brochures de propagande

Editions de l'anarchie

E. Armand:	*Qu'est-ce qu'un anarchiste*....	1 »	»
—	*Mon point de vue de l'anarchisme individualiste* (1).....	0 05	1 50
—	*L'anarchisme comme vie et activité individuelle* (1).....	0 05	1 50
Ego:	*Illégalisme et légalisme* (1).....	0 05	1 50
Dikran Elmassian:	*Dieu n'existe pas*.....	0 05	3 50
Etiévant:	*Un anarchiste devant les tribunaux*	0 10	7 »
Hael:	*La justice et les criminels*(1).....	0 05	1 50
A. Libertad:	*Le culte de la charogne*.....	0 05	3 50
—	*Le travail antisocial et les mouvements utiles*..	0 15	»
A. Lorulot:	*Socialisme ou anarchie*.....	0 15	12 »
—	*L'idole patrie et ses conséquences*	0 10	7 50
—	*Une révolution est-elle possible ?*	0 10	7 »
—	*L'Individualisme (doctrine de révolte et de solidarité)*....	0 10	7 »
—	*La comédie du vote*.....	0 05	»
Le Rétif:	*Contre la Faim.* — Mauricius : *Le rôle social des anarchistes*.....	0 05	3 50
Anna Mahé:	*Hérédité et éducacion*.....	0 10	7 50
Madeleine Vernet:	*L'amour libre*.....	0 05	3 50

Pour paraître sous peu

E. Armand:	*La procréation volontaire et le point de vue individualiste*..	0 10	7 »
Manuel Devaldès:	*Réflexions sur l'individualisme*	0 25	»

Autres éditions

E. Armand:	*Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes*.....	0 10	»
Paul Berthelot:	*L'Evangile de l'heure*....	0 10	»
Bergeron-Butaud:	*Qu'est-ce que la beauté?*	0 15	»
Han Ryner:	*Petit manuel individualiste*..	0 50	»
Hervé:	*La philosophie du Bonheur*.....	0 30	»
Henry (Emile):	*Déclaration devant la cour d'assises* (1).....	0 05	2 »
Jacob:	*Pourquoi j'ai cambriolé* (1).....	0 05	1 50
Emilie Lamotte:	*La limitation volontaire des naissances* (1).....	0 05	1 50
—	*L'éducation rationnelle de l'enfance*	0 10	»
Levieux:	*Hommes libres, policiers, magistrats* (1)	0 05	3 »
A. Lorulot:	*La vie nomade*....	0 10	7 »
—	*Une expérience communiste*..	0 10	»
—	*Les vrais bandits*.....	0 10	»
—	*Causeries sur la civilisation*....	0 20	»
Lorulot-Naquet:	*Socialisme, anarchisme et révolution*	1 »	»
Lorulot-Yvetot:	*Syndicalisme et révolution sociale*	0 10	»
Stephen Mac Say:	*La laïque contre l'enfant*	2 »	»
Hermann Sterne:	*Le stimulant sexuel et ses détracteurs* (1)....	0 05	1 50
P.-J. Proudhon:	*La royauté du peuple souverain*	0 05	»
Perré:	*Egoïsme et comédie*.....	0 10	»
B. Tucker:	*Ce que sont les anarchistes individualistes* (1)	0 05	1 50
S Zaïkowska-Butaud:	*Etude sur le travail*	0 10	»

(1) Brochures à distribuer.

Trois Mots aux Amis

VOLTAIRINE DE CLEYRE. Les journaux américains nous annoncent la mort de cette camarade survenue le 20 Juin dernier à Chicago. C'est une perte pour nos amis les anarchistes communistes de l'autre côté de l'Atlantique que la disparition de cette femme qui joignait à un tempérament de propagandiste une culture intellectuelle de premier ordre.

LES CAMARADES désirant rencontrer notre ami E. ARMAND le trouveront sûrement les lundi, mardi et mercredi de chaque semaine.

R. BOUCHERON, à Nivelle-Visé, (Belgique) céderait dictionnaire La Châtre, et l'Homme et la Terre, état de neuf, en boîte d'emballage, pour moitié valeur.

F. ALLAIN, d'Elbeuf, actuellement à Paris, désirerait rencontrer Bourdet. Répondre à l'*anarchie*.

JOSEPH donnera de ses nouvelles à Léopold, de Bruxelles.

PERDRIAT Joseph à Vendôme par Lagord (Charente Inférieure) se mettrait en relations avec copains de Nice, Cannes, Bagnères de Bigorre, Bagnères de Luchon.

COPAIN s'occupant d'horticulture s'adjoindrait copine pour l'aider.
S'adresser aux Travailleurs de la Terre à Vendôme par Lagord (Charente Inférieure).

LECOT Collection non reliée, tome III, en Novembre.

BLOND des Temps Nouveaux, LEVIEUX et avatars selon certains. — Désolés de voir diminution plus en plus prononcée facultés mentales votre ami Grave Viscosité et limace, plagiats vraiment trop usés. M'inscris pour cinq sous traitement hydro-électrique. Toujours votre disposition pour article dès connaîtrons QUI vous êtes. E. A.

PLAIDEUX Reçu.

BARD Auguste, de Vallorbe (Suisse) donnera son adresse à Paris. Ecrire Louis au journal.

TRANQUILLO. Je connais l'article dont vous me parlez au sujet de la guerre italo-turque. Je ne vois pas ce que cela a de commun avec les articles que publions C'était une opinion personelle, qui ne peut engager la théorie anarchiste individualiste. Quant au fait que la personne dont il s'agit serait mise à l'index par les anarchistes d'un pays ou d'un autre n'a aucune valeur pour moi. Je suis toujours « a priori » pour qui est en désacord avec la majorité des composants de son milieu. Ceci dit, je n'ai point l'intention de me mêler aux querelles et aux polémiques des anarchistes des autres pays. Nous avons assez des nôtres. E.A.

SOUSCRIPTION MALATESTA Reçu : Bourachot 1,50, Georges et Hélène 2. Désiré Pierre et autres 3, Grenier 1. Le Goff 1, Alouis 0, 50 Théolaire 5 M B.S. 5 Bizeau 2. Divers Barcoucourt 4 50 Georghet 0 50 Amis de Seraing sur Meuse 6,50. Total 32, 50.

Où l'on se voit, Où l'on discute

CAUSERIES POPULAIRES. — Salle Beyersdorfer, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville, lundi 22 juillet, à 8 h.1/2 : Causerie par un camarade : Un anarchiste peut-il être autre qu'individualiste ?

CAUSERIES POPULAIRES DU XIIème; — U. P., 157, fg. St. Antoine. réunion tous les Jeudis, à 9 h.: causerie entre copains.

FÉDÉRATION COMMUNISTE DU XIVe. — Salle Madras, 164, rue d'Alésia. — Tous les mercredis, à 8 h. 1/2 : Causerie éducative.

FÉDÉRATION COMMUNISTE DU XII. — Samedi 20 Juillet, rendez-vous des copains à 8 h. à la Porte Dorée ; réunion dans le bois.

FRESSENNEVILLE. Réunion du groupe d'éducation anarchiste tous les lundis à 8 h. Place de la Gare.

ORLÉANS. — ... « hors du troupeau » ... (Gr. anarchiste-individualiste). Réunion tous les Dimanches, à 8 h.1/2, 24, rue Bannier.

LONDRES. — Groupe d'études sociales, 99, Charlotte street, W. — Tous les samedis soir à 8 h. 1/2 — Permanence tous les soirs à partir de 8 h. 1/2 — Bibliothèque gratuite pour les membres.

VIENNE. — Causeries Populaires, 133 rue Serpaize, samedi 20 juillet, à 8 h. du soir : Causerie par un camarade.

SOMAIN. — Dimanche 21 Juillet, à 5 h. chez Lamcrecht, rue Pasteur, Bluette fournira des explications sur son activité.

CHATEAUROUX. — Samedi 20 Juillet, à 8 h. salle des Gêtes, rue Diderot. — Conférence publique et contradictoire par André Lorulot : « Ayons peu d'enfants. Pourquoi et comment ?

ROUEN. — Dimanche 28 Juillet, ballade en camaraderie à la *Forêt Verte* direction du *Champ d s O seaux*.
Rendez-vous chez Grandin, 41 rue de Sotteville à 8 h. du matin.
Causerie par Marcel Rosay : Pourquoi sommes-nous anarchistes ? Comment vivre notre vie.
Appel est fait aux copains du Havre et de la région Normande, Se munir de provisions. S'adresser à Grandin pour tous renseignements.

G. BESSÈDE :

L'INITIATION SEXUELLE

3 fr.

V. BASCH :

L'individualisme anarchiste

Max Stirner

6 francs

Ce qu'on peut lire

LA PHYSICO-CHIMIE
par Fauvelle

la Physiologie Générale
par le Dr. Laumonier

LA GÉOLOGIE
par H. Guède

LA BIOLOGIE
par Ch. Letourneau

LA PRÉHISTOIRE
par L. et A. de Mortillet

LA BOTANIQUE
par A. de Lanessan.

L'EMBRYOLOGIE
De la Roule

La psychologie naturelle
(Histoire naturelle de la pensée)
par le docteur William Nicati

LA PHILOSOPHIE
par André Lefèvre

LA LINGUISTIQUE
par Abel Hovelaque

LA SOCIOLOGIE
par Ch Letourneau

Un peu de librairie

Il est évident que nous pouvons procurer aux camarades tous les livres qu'ils désirent indépendamment de ceux que nous annonçons — uniquement pour faciliter leur choix.
En nous réservant leurs commandes, ils contribueront au développement de notre travail.

Haeckel.	Origines de l'homme	1.	1.10
—	Religion et évolution	1.50	1.70
—	Le Monisme	1.	1.10
—	Les Merveilles de la vie	2.50	2.80
—	Histoire de la création	3.	3.50
—	Les Enigmes de l'univers	2.	2.30
Elisée Reclus.	Histoire d'un ruisseau	3.	3.30
—	» d'une montagne	3.	3.30
Elie Reclus.	Les primitifs d'Australie	3.	3.30
Huxley.	Du Singe à l'homme.	2.	2.25
—	Les Sciences naturelles et l'Education.	3.50	3.80
Stackelberg.	A. B. C. de l'Astronomie	2.	2.30
Darwin.	Origine des Espèces.	2.50	2.90
—	La Descendance de l'homme	3.	3.50
Buchner.	L'Homme selon la Science	2.	2.25
—	Force et Matière	2.	2.25
—	Nature et Science	6.	6.50
A. Lefèvre.	La Religion	4.50	5 »
Bolsche.	Descendance de l'homme	1.50	1.70
Pergame.	Origine de la Vie	1.50	1.70
Sauerwein.	Histoire de la terre	1.50	1.70
Nergal.	Evolution des Mondes	1. 0	1.70
Lamarck.	Philosophie zoologique	2.	2.30
H. Spencer.	Qu'est-ce que la Morale?	2.	2.30
—	L'Education	2.	2.30
Topinard.	L'homme dans la nature	6.	6.50
Dupuis.	Origine de tous les cultes	1.35	1.75
Herbart.	Comment élever nos enfants ?	2.	2.25
Bastian.	Le cerveau, organe de la pensée (2 vol.)	12.	13 »

Edition Alcan

Bibliothèque de Philosophie contemporaine
2 fr. 50 le volume

Herbert Spencer. — La classification des sciences.
Le Dantec. — Le déterminisme biologique et la personnalité consciente.
Le Dantec. — Le chaos et l'harmonie universelle.

Edition Flammarion

Bibliothèque de Philosophie Scientifique
3 fr 50 le volume

Bigourdan. — L'astronomie
Bonnier. — Le monde végétal.
Y. Delage — Les théories de l'Evolution.
Dastre. — La vie et la mort.
Déperet. — Transformations du monde animal.
de Launay. — Histoire de la terre.
G. Le Bon. — Evolution de la matière.
G. Le Bon. — Evolution des forces.
Le Dantec. — Les influences ancestrales
Le Dantec. — La lutte universelle
S. Meunier. — Les convulsions de l'écorce terrestre.
Ostwald. — Evolution d'une science : la chimie.

Joindre au prix de chaque commande les frais d'envoi, soit 15 c. par volume.

Imp. sociale de l'anarchie

TRAVAIL EN CAMARADERIE

Le gérant : LABREGÈRE